

Les déclarations d'Antoine Compagnon, reflet de l'arrogance de nos élites



<http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2014/08/22/31006-20140822ARTFIG00335-les-declarations-d-antoine-compagnon-reflet-de-l-arrogance-de-nos-elites.php>

Mis à jour le 23/08/2014 à 17:06 |



Antoine Compagnon, quittant l'Élysée, en mars 2014. Crédits photo : JACQUES DEMARTHON/AFP

FIGAROVOX/HUMEUR - Dans un entretien au FigaroVox, Antoine Compagnon avait déclaré, «on est un meilleur ouvrier si on a lu Montaigne ou Proust». Julien Suaudeau, à la fois écrivain et travailleur dans le bâtiment, lui répond.

Julien Suaudeau est romancier. Dans *Dawa*¹ (Robert Laffont), il raconte une France postrépublicaine, radicalisée à tous les étages de la société et frappée par le terrorisme.

A lire: [L'entretien du FigaroVox avec Antoine Compagnon](#)²,

L'entretien qu'[Antoine Compagnon](#)³ a donné il y a quelques jours au [Figaro](#)⁴ me dérange. Son titre, surtout: «On est un meilleur ouvrier si on a lu Montaigne ou Proust».

En lisant cette affirmation (M. Compagnon parle de la «culture littéraire» de l'architecte, du plombier et de l'ouvrier, qui les aiderait à «vivre mieux»), je me demande si le marteau de [Nietzsche](#)⁵ n'est pas ce qui manque à notre époque, plus que le livre.

La lecture est pour moi un luxe délicieux, qui ne rend ni meilleur ni plus mauvais dans l'accomplissement quotidien de cette nécessité qui s'appelle le travail.

M. Compagnon ne nous dit pas qu'on peut être ouvrier et aimer lire ; il nous explique que la lecture rend les mains plus adroites, l'homme plus apte au travail manuel - à n'importe quel travail d'ailleurs. Je ne suis pas d'accord, ni en tant que lecteur, ni en tant que travailleur: la lecture est pour moi un luxe délicieux, qui ne rend ni meilleur ni plus mauvais dans l'accomplissement quotidien de cette nécessité qui s'appelle le travail.

Au milieu des années 1990, étudiant en lettres, j'ai suivi pendant un semestre l'un des cours magistraux de M. Compagnon à la Sorbonne. Je me rappelle un professeur très érudit et très sérieux, une ambiance feutrée, propice à la théorie du roman. Si j'ai arrêté cette année-là mes études de lettres, il n'y est pour rien: j'étais trop paresseux pour venir à bout d'auteurs comme Proust et Montaigne, contrairement à nombre de mes camarades. Je n'ai pas lu Proust ni Montaigne, ou si peu, et une dizaine d'années plus tard, sur la côte Est des États-Unis⁶, j'ai commencé à restaurer des maisons anciennes. Sans cet apprentissage du travail manuel, je n'aurais sans doute pas eu envie d'écrire un roman ; je suis devenu écrivain en rabotant, en vissant, en sciant, en mesurant, en ponçant. Et je suis fier d'avoir écrit un livre qui ne soit pas livresque, pur fruit d'une savante bibliophilie.

Quand on est debout depuis cinq heures du matin, quand on a le dos cassé, se lancer dans la Recherche ou les Essais ne saurait être une consolation raisonnable.

Sur les chantiers, j'ai travaillé avec des hommes très sympathiques, d'autres moins, comme dans n'importe quelle profession. Américains, Irlandais, Mexicains, Portoricains, Serbes, Roumains. Tous ou presque, une fois leur journée achevée, n'ont qu'une idée en tête: s'avachir devant la télévision, une bière bien fraîche aux lèvres, en ne pensant plus à rien. Quand on est debout depuis cinq heures du matin, quand on a le dos cassé, les mains usées jusqu'à la corde et l'âme parfois en miettes, parce que cet épuisement est le produit d'un effort qui a peu de chances d'être récompensé, on le sait, par un juste salaire, se lancer dans la Recherche ou les Essais ne saurait être une consolation raisonnable. Il y en a peut-être qui le font, oui ; mais sûrement pas dans le but d'être plus efficace à la tâche le lendemain.

Que peut bien nous dire M. Compagnon du travail physique et de l'usure qui est son prix, fatal plus souvent qu'on ne l'imagine, aujourd'hui encore? De quelle ubiquité sociale se pense-t-il investi pour asséner de telles généralités sur l'éducation de ce qu'on appelait jadis les classes laborieuses? Ce qu'il y a de triste dans les métiers du bâtiment, c'est que la charge de travail finit presque toujours par y avoir raison de l'aspiration à une vie meilleure, de la volonté de s'élever au-dessus de sa condition. Ceux qui y parviennent, envers et contre tout, sont animés par une énergie surhumaine, une vitalité qui n'a rien à voir avec leur connaissance des grands classiques. Quant aux autres, cette immense majorité qu'un personnage de la romancière italienne Elena Ferrante appelle les «plébéiens», ils se contentent de leur sort et endorment leurs douleurs devant des émissions dont les patriciens n'ont jamais entendu parler.

La morgue d'un establishment trop intelligent pour mettre les mains dans le cambouis et les pieds dans le fumier du monde : nous voilà donc revenus au XIXème siècle.

La morgue d'un establishment trop intelligent pour mettre les mains dans le cambouis et les pieds dans le fumier du monde ; sa condescendance de classe pour cette populace têtue qui ne veut pas accéder aux plaisirs de la connaissance: nous voilà donc revenus au XIXème siècle. Rien ne nous interdit de persévérer sur ce chemin et de voir les résultats dans un peu moins de trois ans, un soir de mai 2017. À ceux que cette perspective n'enthousiasme pas, on conseillera, à côté de Proust et Montaigne, de lire *Éloge du carburateur*⁷, de Matthew B. Crawford, un beau livre sur la noblesse des métiers manuels et sur l'intelligence, la sensibilité des gens qui en vivent.

Une généralité de mon cru, pour finir: on est un homme probablement plus humble si on s'efforce de se mettre à la place des autres sans leur dire où le bonheur se trouve.

Julien Suaudeau est romancier. Dans Dawa (Robert Laffont), il raconte une France postrépublicaine, radicalisée à tous les étages de la société et frappée par le terrorisme.

Extrait:

«La maison est vide, enfin. À pas lents, Hélène monte dans sa chambre, fâchée contre son pays. Depuis toujours, elle méprise la vulgarité suffisante des riches autant que la morne résignation des

pauvres. Son père était ouvrier agricole dans les Deux-sèvres, sa mère institutrice. L'absence d'élan vital de ses parents, leurs horizons étroits et leurs petits rêves, le refus de s'élever au-dessus de leur

condition, elle ne les a jamais acceptés ; très tôt, elle en a conçu une aversion définitive pour tout ce qui ressemble à du fatalisme, dans lequel elle continue à voir une passion de la défaite, pourrie de

médiocrité et d'apitoiement sur soi. Puis, montée à Paris pour y faire son droit, elle a découvert la satisfaction rance de ceux qui tirent les ficelles en ignorant le prix du ticket de métro, intellectuels

comme industriels, politiques surtout, puis l'effroyable ennui de ces dîners mondains, peuplés de gens sûrs de leur fait sans avoir jamais eu à faire leurs preuves. La compagnie des puissants la désole ; le souvenir des soutiers lui fait honte. Hélène aime la France d'un amour platonique, mais le fait est qu'elle n'aime pas les Français.»

La rédaction vous conseille :

Dans la tête des djihadistes français en Syrie⁸

La droite et la France ont-elles vraiment besoin de Nicolas Sarkozy?⁹

Les colères françaises au miroir algérien¹⁰

Julien Suaudeau

Liens:

- 1 <http://www.amazon.fr/Dawa-Julien-SUAUDEAU/dp/2221140729>
- 2 <http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2014/08/08/31006-20140808ARTFIG00333-antoine-compagnon-on-est-un-meilleur-ouvrier-si-on-a-lu-montaigne-ou-proust.php>
- 3 <http://plus.lefigaro.fr/tag/antoine-compagnon>
- 4 <http://plus.lefigaro.fr/tag/figaro>
- 5 <http://plus.lefigaro.fr/tag/nietzsche>
- 6 <http://plus.lefigaro.fr/tag/etats-unis>
- 7 http://www.editions-ladecouverte.fr/catalogue/index-_loge_du_carburateur-9782707160065.html
- 8 <http://www.lefigaro.fr/vox/monde/2014/03/28/31002-20140328ARTFIG00041-djihad-en-syrie-l-opium-des-losers.php>
- 9 <http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2014/06/06/31001-20140606ARTFIG00090-la-droite-et-la-france-ont-elles-vraiment-besoin-de-nicolas-sarkozy.php>
- 10 <http://www.lefigaro.fr/vox/monde/2014/04/17/31002-20140417ARTFIG00081-elections-democratie-la-france-au-miroir-algerien.php>